Hist. Historiographie 1, 82

Pour une histoire de l'historiographie

Charles-Olivier Carbonell

Montant à l'assaut des historiens universitaires et de leur donjon sorbonnard, Charles Péguy, à l'aube du siècle, dénonçait, entre autres infirmités des Lavisse, Monod, Langlois et Seignobos, leur incompétence. Seul, disait le poète, l'astronome est capable d'écrire une histoire de l'astronomie; le médecin, une histoire de la médecine; le peintre, une histoire de la peinture...[1]. Au terme du réquisitoire, Clio était chassée de son empire.

Ne peut-on pourtant, face aux excès du poète, plaider en faveur de la muse et, acceptant par jeu sa démarche, reconnaître à Clio la légitime et inaliénable propriété d'un territoire, celui de l'histoire... de l'histoire? Si seuls des non-historiens peuvent connaître et comprendre le passé en spécialistes, du moins reste-t-il aux historiens ce monopole ultime: connaître et comprendre ceux qui ont écrit sur le passé!

Ce n'est pas par une boutade de sophiste qu'on peut répondre à ceux qui ignorent ou méprisent l'histoire de l'histoire; c'est, puis-qu'ils se recrutent plus particulièrement dans la corporation des historiens, par une argumentation d'historien.

A ceux qui voient en elle «la fille disgrâciée de l'abstraction conceptuelle et de la manie bibliographique» [2], nous voudrions montrer qu'elle est une discipline spécifique, autonome, enrichissante et passionnante; à ceux qui pensent qu'elle est inutile, qu'elle est devenue, depuis peu, nécessaire; à ceux, de plus en plus nombreux—ou, soyons modestes, de moins en moins rares—qui la pratiquent, donner des raisons supplémentaires de l'aimer, de la fréquenter. Sans présomption.

Sans présomption, car notre seule certitude est celle de nos lacunes; celle aussi de l'étroitesse de notre point de vue. Si le but d'une revue internationale est d'élargir le champ des connaissances—et tel est bien le but de cette revue—, on comprendra que le premier article qu'elle publie souffre des défauts que nous venons d'avouer; il démontrera ainsi, par ses propres faiblesses, de la nécessité de l'entreprise qu'il inaugure.

1 Charles Péguy, *La Thèse, de la situation faite à l'histoire dans la philosophie générale du monde moderne*, p. 57. Ecrit en 1910, publié en 1927, Paris, Gallimard.

2 Ch-O. Carbonell, *Histoire et historiens, une mutation idéologique des historiens français, 1865-1885*, Toulouse, Privat, 1976, p. 7.

Sans doute convient-il d'abord d'instruire le procès fait à l'histoire de l'historiographie. Et quelle meilleure méthode employer pour le faire que celle que nous offre l'histoire de l'historiographie? Surtout lorsque celle-ci, après avoir expliqué le discrédit d'hier, justifie son actuel renouveau.

I. *Une historiographie sans histoire?*

VANITÉ Vaine, l'histoire de l'historiographie le fut, deux millénaires durant, en Occident comme en Chine.

Deux millénaires pendant lesquels les historiens—ou ceux qui furent réputés tels—considérèrent leurs prédécesseurs avec tant de dévotion qu'une mise en perspective historique de leurs oeuvres était du domaine de l'inconcevable. On ne relativise pas l'absolu. Qu'eût apporté à un historien de l'époque Ming une connaissance de la carrière de Sseu-Ma T'an, de ses rapports avec la cour, des conditions politiques dans lesquelles il composa ses *Mémoires historiques*, dès lors que cette oeuvre était pour lui à la fois source incontestable qu'il fallait transcrire—«transmettre» fut la devise de Confucius—et un modèle parfait qu'il fallait prolonger? Pyrrhonien, Montaigne l'était, à coup sûr. Pourtant c'est à lui que nous devons ce ferme conseil donné aux historiens du temps: «Qu'ils nous rendent l'histoire plus selon qu'ils reçoivent que selon qu'ils estiment» [3].

Tant que l'historiographie fut cette lente sédimentation de savoirs conservés et transmis, où le souci moralisateur et rhétorique l'emporta sur celui de vérité, elle fut, pour ceux qui la pratiquaient, hors de l'histoire.

DÉGRADATION Dégradée, l'histoire de l'historiographie le fut à sa naissance et le demeure, hélas, trop souvent encore de nos jours.

Avec la mise au point de la méthode critique, l'introduction de l'histoire dans les universités et la constitution des premières corporations d'historiens —professeurs, archivistes—l'histoire de l'historiographie surgit, confusément, dans l'Allemagne des Lumières. Au coeur du XVIIIe siècle, C.M. Wieland l'enseigna [4] et J.A. Fabricius lui consacra sa dernière oeuvre, une *Esquisse* (*Abriss einer algemeinen Historie der Gelehrsamkeit*) [5]. Les historiens allemands ne cesseront du reste de s'intéresser à elle du début à la fin du XIXe siècle, de *l'Histoire de l'érudition et de l'histoire* de L. Wachler (1812) à l'*Histoire de l'historiographie allemande* de F-X. von Wegele [6].

3 *Les Essais*, Livre II, chapitre X.

4 Ce cours, professé en 1757, fut publié en 1891 sous le titre *Geschichte der Gelehrheit.*

5 Leipzig, 3 vol., 1752-1754.

6 F-X. von Wegele, *Geschichte der deutschen Historiographie seit dem Auftreten des Humanismus*, München, 1885.

Mais cet intérêt était davantage celui de bibliographes que celui d'historiens. Ch. V. Langlois, dans son *Manuel de bibliographie historique*, n'est pas tendre avec cette forme d'*historia historiae*.

«L. Wachler, écrit-il, n'a guère fait que dresser une liste méthodique des principaux érudits (*Historische Forschung*) et des principaux historiens (*Historische Kunst*) de tous les temps et de tous les pays, avec la nomenclature abrégée de leurs travaux. Les détails biographiques, les appréciations critiques et les conditions générales sont réduites à la plus simple expression. On sait qu'il n'y a rien de plus aride et de plus décharné que les *Lehrbücher* allemands de ce temps-là: «*Eine blotze Zusammenstellung einer Reihe von Namen*» [7]. Même en tenant compte du sentiment antiallemand si répandu chez les historiens français du temps, force est de constater que le jugement est fondé.

En fait nul n'échappe alors à la confusion entre bibliographie rétrospective et l'histoire de l'historiographie. Ni Alfred Rambaud qui cite 1969 noms d'historiens dans les sept pages qu'il consacre à l'historiographie dans son *Histoire de la civilisation contemporaine en France* (1915) ni Ch-V. Langlois lui-même qui, dans *La science française*, publiée l'année suivante, énumère 577 titres d'ouvrages historiques dans la trentaine de pages qui lui ont été octroyées.

Pareille approche et pareil traitement ne furent pas, loin s'en faut, propres aux historiens allemands et français de naguère. Ils furent généraux et n'ont point disparu de nos jours [8]. Légitimes de la part de bibliographes, ils étonnent de la part d'historiens. Mais pour un historien de l'historiographie ils s'expliquent car ils correspondent aux besoins et aux conceptions d'une époque-d'une époque révolue.

Besoins: forger les outils (*corpus, monumenta*, manuels, catalogues) destinés à former de bons historiens. «Je ne sais pas de lecture plus facile, plus attrayante, plus douce que celle d'un catalogue» [9]. Cette réflexion qu'Anatole France met dans la bouche de Sylvestre Bonnard, membre de l'Institut, aurait pu être, sans humour, celle des centaines d'érudits qui, voilà une centaine d'années, jetaient inlassablement les bases de l'histoire positive.

Conceptions: écrire une histoire objective, reposant sur des «faits», des faits incontestables. Quoi de plus objectif, lorsqu'on envisage l'histoire de l'historiographie avec de telles exigences, qu'un catalogue bibliographique ou bio-bibliographique?

Aplatie et abaissée au niveau d'une branche mineure d'une science auxiliaire, l'histoire de l'historiographie fut, dans le même temps, partiellement désertée par les historiens.

7 Ch-V. Langlois, *Manuel de bibliographie historique*, Paris, 1901-1904, 2 vol. p. 231.
8 Voir Ch-O. Carbonell, ouv. cité p. 52 à 56.
9 Anatole France, *Le crime de Sylvestre Bonnard*, Paris, 1881.

MUTILATION Si, comme A. Momigliano l'a montré, la méthode moderne en histoire «tient tout entière dans la distinction entre sources originales et sources de seconde main» [10], les oeuvres historiographiques, qui forment le gros bataillon des secondes, sont, à partir du XVe siècle, progressivement dépréciées, voire disqualifiées. A la suite de Flavio Biondo et de ses *Décades sur la décadence de l'Empire romain* (1439-1453), le discrédit frappa les oeuvres historiques médiévales, à l'exception des «chroniques» militaires ou politiques assimilées à des sources primaires. Parallèlement le vaste champ de l'historiographie antique fut mis en lisière par les historiens Non pas tant parce qu'elle fut révoquée au nom de la droite méthode—encore que depuis la *Dissertation* de Beaufort *sur l'incertitude des cinq premiers siècles de l'histoire romaine* [11] le doute ait saisi un nombre croissant d'historiens quant à la valeur des «chefs d'oeuvres» historiques de l'Antiquité—, mais surtout parce que les études sur cette période furent laissées longtemps aux «littéraires» et, comme dans l'Angleterre d'aujourd'hui encore, aux départements universitaires de *Classics* [12].

Ecrite dans une optique euphorisante, scientiste et progressiste, l'histoire demeura donc, vis-à-vis d'elle-même, largement amnésique. C'est par dédain et non par galanterie, que les premiers biographes de Clio, ceux des XVIIIe et XIXe siècles, la rajeunissent de vingt siècles.

«*Seit der Wiederherstellung der litterarischen Kultur in Europa*», «*Die Entwickelung der modern deutschen Geschichtswissenschaft*», «*...seit dem Auftreten des Humanismus*», Wachler, Giesebrecht [13] et Wegele nous le disent dans le titre même de leurs études, c'est à l'historiographie de l'époque moderne qu'ils attachent leurs regards. Même rétrécissement de curiosité chez Monod, Caveda, Wind, Milidukov, Steenstrup, Jameson, Cantù, Ludwig, Reuss [14] dont le point de vue national—et, chez les trois derniers nommés, régional—accentue l'étroitesse du regard.

REJET On comprend mieux dès lors qu'ainsi comprise et ainsi (mal)traitée,

10 Arnaldo Momigliano, *Contributi alla storia degli studi classici*, 2 vol., Rome, 1955.

11 Utrecht, 1738.

12 Lire à ce propos les remarques pertinentes de Moses I. Finley dans son entretien avec François Hartog, dans Moses I. Finley, *Mythe, mémoire, histoire*, Paris, Flammarion, 1981, p. 253-254.

13 W. Giesebrecht, «Die Entwickelung der modern deutschen Geschichtswissenschaft» dans *Sybel's Historische Zeitschrift*, München, 1859. Le titre de l'article de Giesebrecht est très révélateur du point de vue triplement réducteur qui va dominer dans l'histoire de l'historiographie: point de vue progressiste (Entwickelung), point de vue moderniste (modern) et point de vue scientiste (Wissenschaft).

14 On trouvera les références précises à ces ouvrages ou articles consacrés par des historiens français, italiens, hollandais, russes, danois, américains, allemands et alsaciens, durant le XIXe siècle, à l'histoire de l'historiographie, dans Ch-V. Langlois, *Manuel de bibliographie...*, ouv. cité, p. 232-33.

l'histoire de l'historiographie n'ait guère séduit et qu'elle ait soulevé le scepticisme corrosif des rares historiens qui se sont intéressés à elle «du dehors». D'un Ch. V. Langlois, par exemple, un des maîtres à penser—ou à ne pas penser?—des historiens français de la Belle Epoque, l'auteur, en collaboration avec Ch. Seignobos, d'une *Introduction aux études historiques* (1896) dans laquelle on a pu voir la «bible de l'histoire positiviste». Après avoir passé en revue les rares travaux consacrés depuis le milieu du XVIIIe siècle à ce qu'il nomme l'*historia historiae*, Ch-V. Langlois conclut:

«Rien de plus légitime que de faire halte, à certains moments de l'enquête que la science historique poursuit sur le passé, pour mesurer le terrain parcouru et rechercher les chemins que l'esprit humain a traversés avant d'atteindre la vérité. Aucune objection de principe ne l'élève contre une 'Histoire des études relative à une discipline historiques dans tous les temps et dans tous les pays'. Mais l'esprit humain est parvenu à la vérité (telle qu'on la connaît ou qu'on se la figure maintenant) après tant d'erreurs provisoires et grâce à tant de corrections successives qu'il serait infini de relever en détail toutes les pistes entrecroisées où il s'engagea. Pareille opération est possible, à la rigueur, s'il s'agit d'un sujet très particulier. On peut écrire ainsi: l'histoire des travaux relatifs à la culpabilité de Marie Stuart... Cela revient du reste à faire une bibliographie raisonnée des travaux sur Marie Stuart. Mais s'il s'agit d'une vaste discipline, inutile d'essayer. Une histoire des études relatives à l'antiquité classique, ou à l'histoire nationale d'un pays, ne saurait être qu'une nomenclature plus ou moins ample des érudits et des historiens qui s'en sont occupés, ou un aperçu philosophique du développement de ces études» [15].

Comble du paradoxe, au siècle de l'historisme—quand il n'y avait d'études juridiques, littéraires, artistiques ou philosophiques valables qu'à condition qu'elles fussent d'histoire du droit, d'histoire de la littérature, d'histoire de l'art ou d'histoire de la philosophie—un historie, et non des moindres, renvoyait aux bibliographes et aux philosophes, aux trousseurs de cataloques et aux jongleurs de concepts, l'étude de sa propre discipline! Avec l'assaut donné à l'histoire «positiviste», les chances allaient être, enfin, offertes à l'historiographie de se fonder sur l'histoire, sur sa propre histoire.

II. *Une historiographie dans l'histoire*

Les démarches, pourtant contradictoires et parfois antagonistes, de Croce, des historiens marxistes et des nouveaux historiens aboutissent toutes au même résultat: la relativisation de la connaissance historique et donc la nécessité d'en savoir l'évolution.

15 Idem, p. 234-35.

CROCE On connaît la thèse du présentisme, brillamment soutenue par B. Croce à la veille de la première guerre mondiale, ainsi formulée: «Toute histoire digne de ce nom est histoire contemporaine» [16] et ainsi explicitée:

«L'histoire accomplie, "non contemporaine" ou "du passé"... surgit directement de la vie, car, selon toute évidence, seule une préoccupation de la vie présente peut nous pousser à faire des recherches sur un fait du passé. Dès lors, ce fait, uni à un intérêt de la vie présente, ne répond plus à une curiosité passée, mais bien à une préoccupation présente» [17].

On connaît moins le Croce théoricien et praticien d'une histoire totale de l'historiographie—encore que sa distinction entre histoire et érudition et l'exclusion de cette dernière, qualifiée de pseudo-histoire, aient limité cette expansion du champ historiographique. Il n'empêche, Croce réhabilite l'historiographie médiévale d'une part et, d'autre part, les historiens mineurs.

«On saisit mieux qu'une histoire de la pensée grecque ne saurait être complète sans tenir compte d'Hérodote, de Thucydide, de Polybe, tout comme un tableau de la pensée romaine qui négligerait Tite-Live et Tacite, ou celui de la Renaissance sans Machiavel ni Guichardin. Ce genre d'histoire devra s'élargir encore, jusqu'à embrasser dans son sein même les humbles historiographes médiévaux, ceux qui rédigeaient des *Gesta episcoporum* ou des *Historiolae translationum* ou des vies de saints: ils représentent la pensée chrétienne dans la mesure de leurs forces et de leur manière, mais pas autrement que ne le faisait, à sa manière aussi, le grand Augustin. Et ce genre ne devra pas seulement accueillir ces candidats historiographes, mais aussi les historiens philologues ou sociologues obtus, qui nous ont diverti au cours des dernières décennies, car ils ne témoignent pas autrement du credo positiviste que ne le font Spencer ou Haeckel dans leurs systèmes» [18].

Texte d'une singulière modernité, surtout si, le forçant, on donne au mot pensée, non plus son sens philosophique, mais un contenu plus vaste englobant toutes les formes de représentations, tous les savoirs et toutes les valeurs qui donnent aux groupes leur cohérence et leur cohésion.

MARXISME Pour les historiens marxistes, l'oeuvre historique est également corrélée au temps de son écriture. Mais alors que Croce voyait dans l'activité historienne une projection du «moi», les tenants du matérialisme dialectique l'analyse en fonction de la théorie du «caractère de classe de la connaissance» [19]. «Tout ouvrage historique, affirmait Pokrov-

[16] B. Croce, *Teoria e storia della storiografia.* L'ouvrage, paru d'abord en allemand (Tübingen, 1915), reprenait des articles publiés en Italie en 1912 et 1913. Citation tirée, p. 14, de la traduction française (Genève, Droz, 1968).

[17] Idem, p. 138.

[18] Idem, p. 118.

[19] Adam Schaff, *Historia i prawda,* trad. française: *Histoire et vérité,* Paris, édit.

ski, est avant tout l'échantillon d'une idéologie», c'est-à-dire «un reflet de la réalité dans l'esprit des hommes, à travers le prisme de leurs intérêts de classe»[20]. Définie comme une branche de la sociologie rétrospective des connaissance, l'histoire marxiste de l'historiographie souffrit longtemps d'une approche dogmatique et mécaniste qui l'anémia. Approche à la fois élitiste et manichéenne. Elitiste puisqu'il s'agissait essentiellement d'étudier les «progrès», le «développement» de la «science historique» et en conséquence d'étudier les «grandes» oeuvres et les «grands» historiens; manichéenne puisque partout et en tous lieux, elle opposait les historiens «progressistes» ou «révolutionnaires» aux historiens «conservateurs» ou anti-révolutionnaires [21]. Il n'empêche, les historiens marxistes ont contribué et contribuent —de façon heureusement plus souple, plus ouverte—à poser l'historiographie dans l'Histoire.

NOUVELLE HISTOIRE

Il appartenait à la Nouvelle histoire—si l'on entend par là l'ensemble des pratiques et des curiosités surgies depuis moins d'un demi-siècle—de prolonger le mouvement et de montrer que l'étude du passé est une entreprise mouvante, ouverte, humaine.

Mouvante: la Nouvelle histoire est d'abord une histoire toujours nouvelle. Que de territoires découverts, explorés, annexés puis, parfois, abandonnés pour de nouveaux Eldorados historiographiques! Que d'innovations méthodologiques. Il est loin le temps où il suffisait de prolonger le discours de glorieux ancêtres; il est loin le temps, pourtant proche de nous, de *la* méthode historique, unique, spécifique, universelle, permanente. Face à ce tourbillon, où le snobisme de beaucoup accompagne le génie inventif de quelques-uns, l'historien sait que sa muse a cent visages. Il sait aussi, bien plus sûrement que ses prédécesseurs, que cette course n'est pas folle; qu'elle a sa logique. Car la nouvelle histoire est une histoire changeante pour un monde changeant. A l'heure où l'économique envahit le champ politique, l'histoire cessa d'être politique et se fit économique; lorsque les masses firent irruption dans l'Histoire, naquit l'histoire sociale. Quand le déclin démographique de l'Europe riche s'accompagna de l'explosion démographique du monde pauvre, alors surgit l'histoire démographique [22]. De telles corrélations sont évidentes. C'en est fini des illusions d'une historiographie parfaite, immuable dans son être ou progressiste dans son accomplissement. L'historien répond aux questions de son temps. Mais il y répond, de plus en plus, par des questions.

Anthropos, 1971, p. 195.

20 M.N. Prokovski, *Istoricheskaïa naouka i borba klassov* (La science historique et la lutte des classes), Moscou, 1933, p. 10-11.

21 Adam Schaff, ouv. cité, p. 193 et suiv.

22 Ch-O. Carbonell, *Historiographie*, coll. «Que sais-je?», n° 1966, Paris, 1981; chapitre «Pour un nouveau monde une Nouvelle histoire», p. III et suiv.

Ouverte, la Nouvelle histoire est, en effet, celle de l'histoire-problème. Au début de son travail l'historien montre plus d'acharnement à interroger son objet qu'à suivre l'ancienne méthode de collecte et d'établissement des textes. Il ne s'agit pas d'une hypothèse qui anticipe le résultat, mais d'une complexification du sujet. Quel meilleur réservoir de problèmes que l'historiographie? Quelle meilleure approche problématique que celle qui use de toutes les approches passées? Singulière chance pour l'histoire de l'historiographie qui, d'un coup, cesse d'être une sèche bibliographie introductive et dépassée pour devenir un corpus d'interprétations. Ainsi dans la collection Nouvelle Clio, au titre non usurpé, la partie essentielle de chaque ouvrage, la troisième, offre sous des titres variés—«Débats»,, «Etat des questions», «Problèmes», «Combats»...—des chapitres qui sont d'histoire de l'historiographie. J. Godechot, pour *les Révolutions* [23] déroule la série des interprétations auxquelles la Révolution française a donné naissance depuis Burke et Joseph de Maistre; B. Guenée dresse à la fin de son *Occident aux* XIVe *et* XVe *siècles* [24] ce qu'il nomme joliment des «croquis historiographiques»... Emergence tardive, encore limitée, mais qu'il nous appartient d'élargir. Cessant d'être une sèche introduction bibliographique, l'histoire de l'historiographie se transforme en longue conclusion ouverte; elle n'est plus la généalogie d'un savoir mais l'invitation au voyage de l'intelligence. L'actuelle naissance d'une authentique histoire de l'historiographie accompagne un mouvement plus vaste—d'aucuns disent une méthamorphose [25]—qui affecte l'ensemble des sciences.

NOUVELLE LOGIQUE

Humaines, toutes les sciences le sont, même les plus exactes. «Subjectivement, d'abord, nous sommes inévitablement centre de perspective, par rapport à nous-mêmes... Instinctivement, physiciens et naturalistes ont d'abord opéré comme si leur regard plongeait de haut sur le Monde que leur conscience pouvait pénétres sans le subir ni le modifier. Ils commencent maintenant à se rendre compte que leurs observations les plus objectives sont toutes imprégnées de conventions choisies à l'origine, et aussi des formes ou habitudes de pensée développées au cours du développement historique de la recherche... Bon gré, mal gré, dès lors, l'Homme se retrouve et se regarde lui-même dans tout ce qu'il voit» [26].

Voilà ce qu'écrivait il y a quarante ans déjà un paléontologue, Pierre Theilhard de Chardin. Paraît-il suspect de mysticisme ce jésuite? Lisons un

23 Paris, PUF, 1963.

24 Paris, PUF, 1970.

25 Ilya Prigogine et Isabelle Stengers, *La Nouvelle Alliance, Métamorphose de la science*, Paris, Gallimard, 1981.

26 Pierre Teilhard de Chardin, *Le Phénomène humain*, Paris, Edit. du Seuil, 1955. L'ouvrage fut écrit en 1938-1940, repris en 1947-48 et publié après la mort de son auteur.

prix Nobel de chimie, Ilya Prigogine: «Nous n'avons plus aujourd'hui le droit d'affirmer que le seul but digne de la science est la découverte du monde depuis ce point de vue extérieur auquel pourrait seul avoir accès un de ces démons qui peuplent les exposés de la science classique. Les plus fondamentales de nos théories se définissent désormais comme l'oeuvre d'êtres inscrits dans le monde qu'ils explorent. En ce sens, la science a abandonné toute illusion d'extra-territorialité théorique»... [27]
ou un prix Nobel de physique:

«S'il est permis de parler de l'image de la nature selon les sciences exactes de notre temps, il faut entendre par là, plutôt que l'image de la nature, *l'image de nos rapports avec la nature.* L'ancienne division de l'univers est un déroulement objectif dans l'espace et le temps d'une part, en une âme qui reflète ce déroulement d'autre part, division correspondant à celle de Descartes en *res cogitans* et *res extensa,* n'est plus propre à servir de point de départ si l'on veut comprendre les sciences modernes de la nature... La science, cessant d'être le spectateur de la nature, se reconnaît elle-même comme partie des actions réciproques entre la nature et l'homme [28]...»
ou un philosophe:

«Nous entrevoyons dès maintenant qu'il s'agit de mettre en oeuvre une pensée comportant sa propre réflexivité, qui conçoit ses objets, quels qu'ils soient, en s'incluant elle-même. La science classique était incapable de se concevoir comme objet de science, et celà parce que le savant était incapable de se concevoir comme sujet de la science. Désormais, nous ne pouvons concevoir de science où la science ne devienne objet de science»[29].

Remplaçons dans ces textes «science» par «historiographie», «savant» par «historien», et nous aurons les affirmations les plus convaincantes de la nécessité d'une histoire de l'historiographie; à la limite, sans doute, une autre affirmation, celle que l'Histoire—définie comme l'ensemble du passé humain—n'a pas d'existence objectivable et que seule existe l'historiographie. Mais laissons là ce débat théorique pour en rester au domaine qui nous est propre, celui du métier d'historien, et, ici, celui du métier d'historien de l'historiographie.

[27] Ilya Prigogine reçut le prix Nobel de chimie en 1977. Les pages 23 et 24 de *La Nouvelle Alliance* dont est extrait ce texte définissent les projets des auteurs: «affirmer l'interaction forte entre les questions produites par la culture et l'évolution conceptuelle de la science» et «reconnaître l'importance des préoccupations culturelles, de leur fécondité historique ».

[28] Werner Heisenberg, *La Nature dans la physique contemporaine.* Prix Nobel de physique en 1933, W. Heisenberg a été aussi un historien et un philosophe des sciences. Le texte cité est extrait de la traduction française, Paris, Gallimard, 1962.

[29] Edgar Morin, *La Méthode,* I. *La Nature de la Nature,* Edit. du Seuil, 1977, p. 386.

III. *Histoire des historiographies*

Trop d'historiens de l'historiographie ont abordé jusquici leur objet sous l'angle étroit, trop étroit, de la croissance, du progrès, tenant rétrospectivement sur leur propre discipline le discours optimiste du philosophe des Lumières, du bourgeois conquérant de l'ère victorienne et du planificateur du XXe siècle. A la suite des historiens des sciences, ils ont accueilli dans peurs Panthéon les seuls «grands» historiens, c'est-à-dire les pionniers, les inventeurs. Mesurant les historiens de jadis à l'aune de leur propre définition du mot «science» ou de l'expression «connaissance scientifique», ils ont dressé un palmarès; ils ont davantage exclu que retenu, loué que compris. A les lire, on a l'impression que depuis vingt-cinq siècles Clio gravit les échelons d'une scolarité exemplaire. Certes, il lui est arrivé de se montrer médiocre; alors elle a redoublé sa classe—c'est «la grande nuit du moyen-âge». On parle de «déclin», de «régression». L'histoire, gémit Ch. V. Langlois «retombe alors en enfance»! A quoi bon s'attarder sur ces tristes épisodes heureusement surmontés!

PROGRÈS Il apparaît naturel de consacrer plus de place à Ibn Khaldoun qu'à Adb el Hakam ou à Wassif Shah, ces historiens arabes pour qui le moteur de l'histoire de l'Egypte ancienne tenait dans les filtres, poisons, talismans et autres sortilèges en honneur à la cour des Pharaons. Voltaire n'est-il pas plus important que l'abbé Velly, cet auteur à succès du XVIIIe siècle qui représentait les rois francs comme de superbes seigneurs vivant d'amour et de batailles, tel le maréchal de Saxe? A l'aube du XXe siècle les combats pour une nouvelle historie, que mèment Henri Berr et Simiand, ne doivent-ils pas retenir davantage l'attention de l'historien de l'historiographie que les victoires éditoriales d'un Funck-Brentano prolifique trousseur de biographies de l'Homme au masque de fer?

Et pourtant quel appauvrissement au terme d'une démarche aussi élitiste qu'anachronique! Quel contre-sens même sur l'intelligence de l'historien que de vouloir d'une époque ne retenir que le germes de celle qui suivra!

Les *Prolégomènes* d'Ibn Khaldoun sont un chef d'oeuvre de réflexion méthodologique et philosophique sur l'histoire. Mais Ibn Khaldoun fut un solitaire; non seulement il n'eut pas d'émules, mais lui-même, dans son *Histoire universelle* ne suit guère les règles qu'il a posées en introduction. Qui voudrait connaître l'historiographie arabe, devrait éviter soigneusement de lire les *Prolégomènes*...

Contempteur de l'histoire-bataille (*Nouvelles Considérations sur l'histoire*, 1744) et de l'européocentrisme historiographique (*Essai sur les moeurs*, 1756), Voltaire brille en son siècle d'une telle modernité qu'il faudra attendre un siècle et demi pour voir son projet pris en compte.

Ce n'est pas que l'histoire des progrès de l'historiographie doive échapper à l'historien de l'historiographie; encore moins que ces progrès soient une illusion!

Voilà deux millénaires et demi que l'homme s'est fait historien. Qui songerait à nier que, depuis, Clio ait fait du chemin? Depuis Hérodote et Sseu-Ma T'sien le discours a gagné en authenticité, en épaisseur, en portée, en variété. Du court temps du mémorialiste, soucieux de transmettre à la postérité les hauts faits dont il fut témoin, à la très longue mémoire du préhistorien reculant toujours plus haut l'emergence d'Adam, le regard de l'historien a acquis une profondeur de champ quasi à l'infini. Et l'image a gagné en netteté; les brumes légendaires se sont dissipées ou, récupérées, sont devenues objet d'histoire. Au vagabondage d'Hérodote, aux quatre coins d'un petit monde cerné de monstres ed de héros, à l'explication qui ordonne la durée—*Ab urbe condita, ab Adam...*—et conquiert, culture après culture, le monde un. Longtemps sous la tutelle de la rhétorique, de la morale, de la théologie, de la philosophie, Clio acquiert, difficilement, son autonomie. Aux histories à la Salluste, à la Plutarque, à la Bossuet, à la Condorcet, succède, s'ajoute plutôt, une histoire à la Ranke, qui n'est qu'historienne. Dotée d'une méthode—La méthode—, riche de gisements de mémoire bien repérés et faclement exploitables, servie par une corporaton de maîtres, Clio règne à la fin du siècle dernier.

Arrêtons là la biographie de notre Muse. La biographie? Non. Le panégyrique plutôt, ce genre faux où excelle l'homme penché sur une tombe ouverte. Or Clio est vivante. Vivante, c'est-à-dire bavarde, coquette, changeante—versatile, même—, maquillé ou masquée, protéenne, à la fois servante et maîtresse. Déja dans sa jeunesse le sculpteur lui donnait deux visages. Combien faudrait-il lui en donner aujourd'hui? Et pourquoi ne lui en connaître qu'un, qui se confondrait avec celui de sa soeur Uranie?

Le point de vue élitiste et progressiste est, répétons-le, fondé. Mais il est exagérément réducteur. Pis, il verse parfois dans le contre-sens.

Considérons un chef d'oeuvre comme la *Scienza nuova* de Vico. Qu'y ont trouvé jusqu'ici les historiens de l'historiographie? Un ouvrage d'une luxuriante modernité. Comme le fait remarquer Alain Pons: «Trop admiré, Vico est investi du rôle de Précurseur universel. On aura ainsi un Vico préromantique, hégélien, marxiste, existentialiste, structuraliste avant la lettre... Un Vico père des grandes philosophies de l'histoire du XIXe siècle, fondateur des sciences humaines, annonciateur de la linguistique et de l'anthropologie modernes»[30]. Mais, direz-vous, Alain Pons exagère. Lisons donc ce qu'en disait Fausto Nicolini dont l'édition des oeuvres complètes du philosopre napolitain fait autorité[31]. Vico y est présenté comme le père de la théorie de la surindividualité de l'histoire, de l'herméneutique historique, de la mythologie comparée, de l'explication des mythes par la polygenèse de la matière et la monogenèse des formes... Alain Pons a raison:

30 Giambattista Vico, *Vie..., Lettres...*, présentation par Alain Pons, Grasset, 1981, p. 8.
31 *Opere di G.B. Vico*, edit. par Fausto Nicolini, huit tomes, Bari, 1911-1941.

«Tiraillé en tous sens, l'oeuvre perd son unité; les doctes se disputent les dépouilles qu'ils revendiquent pour leur confrérie... et le pauvre mort attend patiemment que l'on s'occupe de lui» [32].

Ce n'est pas le lieu de dire ici quelle était en son temps la signification de la *Scienza nuova*; les récents colloques animés par G. Tagliacozzo semblent, du reste, vouloir apporter une réponse à cette question [33]. Remarquons que d'un point de vue historique, Vico apparaît autant comme un traditionnaliste que comme un prophète. La science nouvelle est pétrie de providentialisme; les lois cycliques qu'elles découvrent sont une preuve de l'existence de Dieu—un Dieu horloger de l'Histoire qui précède de quelques décennies le Dieu horloger de l'Univers. On sait que Vico fut un farouche adversaire de Descartes. On n'en finirait pas de dire l'inactualité de Vico. Ainsi en passant sous silence, au nom d'une vision progressiste de l'histoire de la connaissance, les éléments archaïques d'un système, en a dénaturé ce système; en ne retenant de Vico que ses découvertes méthodologiques on a laïcisé sa théologie scientifique de l'Histoire. Ici l'appauvrissement du sens tourne au contresens.

N'est-il pas choquant de voir vertains historiens, à la suite des philosophes, renoncer à leur intelligence d'historien qui est de dire l'étrangeté du passé tel qu'il fut? Si l'on ne retient d'hier que les germes du lendemain, qui nous fera connaître cette part d'exotisme irréductible et disparu qui fait qu'hier ne se confond pas avec aujourd'hui?

Ceci n'est qu'un exemple. Nous pourrions en énumérer des milliers:
—évoquer les historiens grecs qui succombèrent, dès l'orée du IVe siècle à la triple tentation rhétorique, politique et éthique, et firent tomber en déshérence l'oeuvre de Thucydide;
—affirmer, à la suite de Georges Dumézil, qu'à Rome l'historiographie n'est pas sortie de l'épopée mais que Naevius et Ennius s'inspirèrent d'une historiographie sacerdotale très élaborée;
— démontrer que le baptême de Clio, loin de clore un chapitre, le dernier, de l'histoire de l'historiographie à Rome, contribue à historiser davantage la culture latine et que la postérité d'Eusèbe et d'Augustin est plus riche que celle de Tite-Live...

INFLATION Si l'historiographie est l'ensemble des discours sur le passé tenus pour vrais par leurs contemporains, alors immense est son champ, et plus divers aussi qu'on le croit. Immense: quelques pesées

32 Alain Pons, ouv. cité, p. 8.

33 Voir les quatre ouvrages collectifs publiés à l'initiative de G. Tagliacozzo: *G. Vico: An International Symposium*, Baltimore, 1969; *G. Vico's Science of Humanity*, Baltimore et Londres, 1976; *Vico and Contemporary Thought*, Atlantic Highlands, 1979; *Vico: Past and Present*, Atlantic Highlands, 1981.

précises nous disent le volume considérable de ces gisements de mémoire que chaque culture a fabriqués.

—Dressant le catalogue de la bibliothèque impériale idéale, les fonctionnaires chinois y plaçaient, en 1781, 3642 ouvrages historiques formant 36300 volumes et en citaient en annexe 6734 autres jugés d'un intérêt moindre.

—Dans son *Nécrologe des hommes illustres*, rédigé au milieu du XIIIe siècle, Ibn Kallikan consacrait plus de cent notices aux historiens arabes.

—Avertissant le lecteur de son dernier ouvrage, Bernard Guenée écrit: «Au moyen âge il y eut tant d'historiens, qui ont eu tant de lecteurs et d'auditeurs; le champ de la littérature et de la culture historique, dans tout l'Occident, pendant dix siècles est si vaste que je vois trop combien de mes propres lecteures, voyant mon titre et espérant plus seront déçus» [34].

—Le Père Louis Jacob dans sa *Bibliographia gallicana...* signalait l'impression à Paris de 171 livres d'histoire en 1643; de 146 en 1644 et de 83 en 1645. Ce qui représente en moyenne le sixième de la production de la Librairie française.

—Un siècle plus tard, en 1769-1771 exactement, les ouvrages historiques représentaient 20% des titres publiés en Allemagne.

On peut, sans risque d'erreur, suivre Pierre Chaunu lorsque celui-ci affirme que, depuis l'invention de l'imprimerie, 10% de ce qui fut imprimé appartient à l'historiographie.

HISTOIRES IMPARFAITES

Mais diront certains, que de répétitions, que de rééditions, au sein de cette immense production! Que de fausses attributions aussi! Sont-ils historiques ces milliers d'ouvrages répertoriés par les bibliothécaires de Pékin en 1781? Est-il nécessaire d'étudier toutes les «chroniques universelles» médiévales quand on sait leur étroite filiation? En lire une n'est-ce pas les lire toutes? Que peuvent bien nous apporter tous ces petits historiens réactionnaires français des années 1860 qui fondèrent la *Revue des Questions historiques* quand nous avons, dans les années 1870, Taine et ses *Origines de la France contemporaine* d'une part et la *Revue historique* d'autre part?

Poser de telles questions, c'est avouer n'avoir pas compris ce que peut apporter à l'historien et à l'honnête homme—celui qui s'interroge sur la condition du «savant», parce qu'il s'interroge sur la condition humaine—une approche historienne de l'historiographie. Répondons-leur cependant.

Certes, il est vrai que la plupart des livres historiques chinois sont composites. A côté des *Annales*, dévotieusement transcrites, de biographies d'empereurs et de tables chronologiques, on trouve dans les plus connus

34 Bernard Guenée, *Histoire et culture historique dans l'Occident médiéval*, Aubier, 1981, p. 7.

d'entre eux—dans les *Histoires officielles*, les *Che-ki*—des notices sur l'art augural, des monographies sur les fleuves et les routes, des codes de lois et tout un fourre-tout utile au bon mandarin.

Mais les dédaigner parce qu'ils n'ont d'historique qu'une faible part d'eux-mêmes, c'est commettre une grave erreur. Rejette-t-on les dictionnaires et les encyclopédies du champ historiographique, qui nous donnent, à travers leurs définitions et leurs articles, le degré de vérité qu'une époque prête aux multiples éléments d'un passé atomisé dont elle veut conserver la mémoire? D'autre part l'oeuvre composite renvoie à la condition de l'historien. Dans la Chine classique les fabriquants d'*Histoires officielles* n'étaient pas des historiens de profession. Ils étaient des fonctionnaires; des fonctionnaires du temps; des administrateurs de la durée capables, si l'empereur l'exigeait, d'être à la fois celui qui arpente le passé (chronologiste), celui qui consigne le présent (historiographe, au sens français du XVIIe siècle), celui qui conserve le passé disparu (archiviste), celui qui interroge l'avenir (augure, astrologue), celui qui rend cet avenir propice (faiseur de calendrier), et, par voie de conséquence, celui qui aide au gouvernement des hommes (administrateurs). Ce que nous révèlent les *Che-Ki*, c'est la liaison entre la connaissance du temps—dans toutes ses directions—et l'action dans le temps. Bien sûr depuis Sseu-Ma T'an et son fils Sseu-Ma Ts'ien, les pères de l'histoire, qui furent respectivement grand Astrologue et Réformateur du calendrier, la condition de l'historien évolua. Une spécialisation s'opéra; une laïcisation rationelle du savoir se dégagea de la pratique magico-propitiatoire. Quand? Comment? Nous l'ignorons; et nous l'ignorerons tant que nous préfèrerons à une étude exhaustive de l'historiographie chinoise nos certitudes paresseuses sur la Chine immuable. Enfin, nous oublions qu'à côté de ces *Histoires officielles* existaient, par milliers, des oeuvres historiques écrites hors de toute commande de la cour impériale. Production immense et disparate qui attend encore ses explorateurs.

Mieux connues assurément sont ces chroniques universelles médiévales; mais tout autant méprisées. D'Isidore de Séville à Antonin, évêque de Florence, il n'est aucun de ces siècles dits «obscurs»—et qui le sont certes, mais plus par notre refus de les «éclairer» que par leur manque de clarté—qui n'ait vu surgir plusieurs de ces fresques pointillistes qui, à la suite de celles d'Orose et d'Eurèbe, dessinaient la route empruntée par l'umanité depuis la Création ou depuis la naissance du Christ. Sèches, remplies de fables, passivement compilées sur les précédentes, elles n'offrent aucun intérêt. Ceux qui jugent ainsi n'ont pas tort. Mais ils ne se placent pas sur le terrain qui est le nôtre. Que les chronographies médiévales soient fantaisistes, fabuleuses même, répétitives, pauvres, dangereuses à utiliser, c'est une évidence. Qui songerait du reste à les utiliser pour ce qu'elles furent? Mais leur intérêt pour l'historien n'a pas disparu pour autant; il s'est déplacé. C'est l'histoire de ces chronologies universelles, leur évolution, qui nous intéresse et non pas leur contenu. Erosion en amont, alluvionnement

en aval: tel un fleuve, la série des chronologies universelles s'est débarrassée, au cours des siècles, de la chronologie mythologique païenne tandis que chaque rédacteur ajoutait au squelette appauvri qu'il transmettait un peu de chair, sous forme d'une chronique du temps présent. Christianisation de la culture? Décrochage ou rupture avec la culture antique avant les grandes retrouvailles des XVe et XVIe siècles? Changement des curiosités et des horizons: quels événements—mythiques ou réels—sont évacués? Lesquels sont incorporés? Dans quel espace? Autant de questions qui attendent leurs réponses.

Quant à la foule des petits historiens du XIXe siècle français, pour répondre à la troisième objection présentée plus haut, ils nous apportent beaucoup pour la connaissance des «grands» historiens d'une part, pour celle de leur temps d'autre part.

Les thèses qu'Hippolyte Taine soutiendra dans ses *Origines de la France contemporaine* sont déjà dans les articles, les opuscules, les livres que les collaborateurs de la *Revue des Questions historiques*, légitimistes et ultramontains convaincus, publient dans les années 1860. Qu'apporte Taine? L'éclat de son style, l'esprit de synthèse et une notoriété conquise sur d'autres terrains que celui de l'historiographie.

Le récent colloque de Göttingen, dont la *Revue* rendra compte, a révélé l'importance des historiens universitaires allemands du XVIIIe siècle authentiques pères de l'historiographie savante du siècle suivant.

Les petits historiens nous apportent aussi la connaissance d'une «contre-histoire» qui ramène à des proportions plus modestes l'influence de la «grande» histoire. Pour si célèbre et diffusée qu'elle le fut, la *Vie de Jésus* de Renan n'atteignit pas le dixième du tirage global qu'eurent les innombrables Vies du Christ, édifiantes ô combien! sorties des presses catholiques et protestantes dans le dernier tiers du siècle.

Veut-on savoir quelle fut l'image du catharisme que se firent les «patriotes occitans» du siècle dernier? Ce n'est ni Guizot ni Michelet qu'il faut lire, mais Mary-Lafon et Napoléon Peyrat.

Veut-on, pour ce qui touche à l'histoire immédiate, savoir quelle fut la réaction des historiens français face à l'invasion allemande de 1870-1871? Surtout ne lisons pas ce qu'en a écrit Gabriel Monod, le fondateur de la *Revue historique* car son témoignage, modèle d'équilibre et d'objectivité, demeure une exception. Lisons par contre ce qu'en ont dit, avec passion, en donnant libre cours à leur nationalisme et à leur imagination, des obscurs, inconstants et injustement oubliés disciples de Clio, qui ont nom Albert Caise, Adolphe de Cardevaque, abbé Cochard... Ce n'est pas une leçon de droite méthode qu'ils nous donnent. Mais ce n'est pas ce que nous leur demandons. Ce que nous trouvons en eux c'est une opinion, un sentiment collectif; une opinion dont ils portent témoignage tout en contribuant à la façonner. Nous sommes ici à la racine des mythes qui renaissent—le méchant Prussien, l'Allemand barbare—et d'une histoire qui naît dans l'exacerbation

des sentiments de revanche qui accoucheront un demi-siècle plus tard d'une autre guerre.

IV. *Historiographie et histoire*

Car—et c'est là l'essentiel—l'histoire de l'historiographie cesse d'être une sous-discipline étroite et fermée, un territoire inhospitalier où de rares historiens s'en vont, attendris ou féroces, à la recherche de leurs ancêtres; elle cesse d'être aussi le discours satisfait qu'une corporation tient sur elle-même au regard d'un progrès supposé continu de la connaissance. Une double transformation l'affecte: tandis que son contenu s'élargit et s'approfondit, sa nature change et, singulière métamorphose, la petite science auxiliaire se fait histoire.

L'historien de l'historiographie ne se meut plus sur les lignes de crête, les yeux levés vers cette «Histoire parfaite» dont rêvait la Popelinière. Il embrasse la foule des «histoires imparfaites» dont l'abondance et la diversité, loin de le rebuter, l'enchantent. Ne possède-t-il pas, à présent, les outils à la mesure de ses nouvelles ambitions: analyse sémantique, dénombrements entiers, pesée globale, méthode statistique, traitement par ordinateur...? Il y a un siècle déjà, Dilthey affirmait:

«L'application des méthodes statistiques aux trésors des bibliothèques doit permettre de préciser quantitativement l'ampleur et la force de leurs diverses tendances, de l'intérêt qu'on a témoigné à leurs diverses branches, etc... ainsi que leur répartition locale. La représentation graphique dont Alexandre de Humboldt se servit si heureusement pour la climatologie comparée, doit de plus en plus réunir en un tout suggestif la base chronologique, l'intensité, l'extension et la répartition des tendances spirituelles, des travaux, etc» [35]. Dès lors l'histoire de l'historiographie se développe en épaisseur. Tous les registres de la production historiographique sont pris en compte: oeuvres érudites, oeuvres didactiques, oeuvres littéraires où le souci d'écriture l'emporte sur celui de vérité ou d'édification. De l'*in folio* à l'opuscule, du livre de prix au manuel scolaire, du discours académique à l'article de revue, du compte-rendu bibliographique à la synthèse à prétention philosophique, tout est gibier. Et ce sont, en conséquence, tous les disciples de Clio qui sont pris en compte: amateurs, occasionnels, professionnels... L'analyse socio-fonctionnelle débouche sur une géographie de l'historiographie. L'espace est déchiré entre des centres d'impulsion ou des régions actives d'une part, et des zones paresseuses, amnésiques. Il est parcouru par les correspondances d'historiens qui constituent des réseaux, des nébuleuses

[35] W. Dilthey, *Le monde de l'esprit*, trad. française, Paris, 1947, p. 46.

de savoirs échangés qui dessinent des aires culturelles. Il est parcouru par les historiens, sous des formes et à des fins diverses. Il y a ceux qui voyagent comme Hérodote et pratiquent une ethnohistoire du dépaysement; ceux qui, comme Chateaubriand, font un pèlerinage aux sources; ceux qui comme les jeunes universitaires français de la fin du XIXe siècle s'en vont étudier dans les séminaires d'outre-Rhin pour dépasser leurs maîtres.

L'étude sociale débouche sur celle des institutions historiennes. Sociétés savantes, académies provinciales ou nationales, anciens élèves de telle école ou de tel collège... Autant de cercles de sociabilité dont la composition, l'organisation, le style définissent un certain type d'historien et donc d'historiographie. Ainsi élargie, l'histoire de l'historiographie se complexifie et s'approfondit.

Son approfondissement passe par le recours aux nouvelles techniques d'investigation et par sa mise en relations avec tout ce qui n'est pas elle. Approche psychanalytique d'un historien—on pense au *Michelet* de Roland Barthes; approches, aux voies multiples, de la 'Nouvelle critique'—on pense ici, par exemple à ce qu'Hans Robert Jauss nomme «l'estétique de la réception» qui s'attache à l'histoire des lectures changeantes qui attendent un texte au-delà du temps où il fut écrit. Immense champ de recherche pour les historiens de l'historiographie que celui des fortunes et des infortunes des oeuvres historiques. Arnaldo Momigliano en a prouvé l'intérêt s'agissant des *Histoires* d'Hérodote [36]. Récemment Pierre Vidal-Naquet, présentant une nouvelle traduction en langue française de *La guerre des Juifs*, constatait: «L'histoire du "travail" de l'oeuvre de Flavius Josèphe, pour emprunter une expression de Claude Lefort, n'a pas été faite, et c'est grand dommage».

Cessant d'être limitée à l'approche du couple historien-oeuvre historique, l'histoire de l'historiographie aperçoit d'autres rapports. Celui de l'historien au Prince, par exemple; celui de l'histoire au mythe, également.

«Celui qui a le contrôle du passé a le contrôle de l'avenir. Celui que a le contrôle du passé». C'est dans ce théorème que George Orwell enfermait la philosophie politique de Big Brother, le maître tout puissant d'Oceania en... 1984. Il projetait ainsi, dans un proche avenir, les éléments les plus terrifiants d'un présent dont il fut, à la fin de sa vie, un témoin désenchanté. N'était-ce que prophétie? Les historiens le savent et doivent le dire: une des fonctions essentielles de Clio est de fabriquer la vérité du Prince, celle qui fonde, justifie et assure son pouvoir. Les griots d'Afrique noire, eux aussi, ont su, par d'habiles fusions de listes et par d'opportunes amnésies, recomposer un possé conforme aux exigences du présent. Certes les historiens 'scientistes' et 'positivistes' [37] ont cru échapper à la condition d'esclave, de servi-

[36] A. Momigliano, "The place of Herodotus in the history of historiography", *Studies in Historiography*, Londres, 1969, pp. 127 à 142.

[37] Les guillemets indiquent une ambiguité de sens. J'ai dénoncé celle qui touche au

teur, de courtisan, de fonctionnaire. Ont-ils été à ce point naïfs ou hypocrites? Leur indifférence vis-à-vis de l'histoire de l'historiographie vient peut-être de leur crainte d'apercevoir au miroir du temps l'image de leur propre condition de patriotes engagés accoucheurs de l'Etat-nation.

Aussi, l'histoire comme discours et le mythe comme représentation, loin de s'exclure, se fondent-ils aux frontières perméables où la certitude se nourrit de vérités et de croyances.

—Mythe et histoire, ce fut, au berceau de Clio, une filiation affirmée, telle que Georges Dumézil l'a superbement établie aux origines de Rome.

—Mythe ou histoire, ce fut, bien plus tard, une autonomie dont témoigne encore l'expression «mythe ou réalité».

—Mythe et histoire, c'est aujourd'hui un couple indissociable. Nous savons que l'historien ne peut échapper à cet imaginaire collectif, peuplé de récits et d'images qui donne cohésion au groupe et cohérence au monde. Nous savons aussi que l'oeuvre historique prolonge, rajeunit, infléchit au mieux, le cours de cette silencieuse récitation, pleine de fables vraies.

Aborder l'histoire de l'historiographie en historien, ce n'est donc plus la retrécir et l'enfermer dans d'étroites considérations de boutique. C'est l'élargir et l'approfondir aux dimensions du réel. Laissant aux philosophes et aux théoriciens—qui le font fort bien et depuis longtemps—le soin de dire ce qu'aurait dû être Clio jadis ou naguère, nous dirons ce qu'elle fut. Ou plutôt de quels masques changeants elle n'a cessé de couvrir son visage. Humble quête qui fonde notre ambition.

La storia della storiografia si pone oggi come una disciplina autonoma, poiché è venuta assumendo sempre maggior importanza. Ignorata per lungo tempo, poi confusa con la bibliografia, spesso limitata al solo ambito dei suoi «progressi», considerata per molto tempo solo da letterati e filosofi, la storiografia gode oggi di nuovo credito. Metodologie insieme convergenti e diverse, crociana, marxista, Nuova storia e nuovo pensiero scientifico hanno successivamente affermato il valore relativo della conoscenza storica. Da quel momento comincia a nascere un'altra storia della storiografia, in cui l'essenziale non è più l'opera in sé, ma il suo rapporto con la società, la cultura, le idee che l'hanno vista nascere; perciò l'opera più stimolante non è più quella del grande storico, *ma ogni opera* offre la testimonianza, perfino con la sua stessa mediocrità, dell'ambiente e del tempo in cui è stata composta. Ciò comunque non elimina il punto di vista bibliografico, l'approccio elitario e la prospettiva progressista; ma a questi approcci tradizionali, bisogna aggiungerne di nuovi. L'insegnamento della storia, la volgarizzazione storica, i rapporti fra testo e immagine, il linguaggio storico, il binomio mito-storia, le diverse rappresentazioni del passato, il contenuto storico della vita culturale, queste e ben altre questioni indirizzano lo storico ad indagare ciò che noi siamo. Quello che possiamo domandare a tutte queste «storie imperfette» non è affatto di dirci quel che fu il passato che

mot «positiviste» en ce qui concerne l'historiographie critique du XIXe siècle dans «L'histoire dite positiviste en France», *Romantisme*, n. 21, 1978.

esse pretendevano di resuscitare, ma—e la cosa è infinitamente più «stimolante»—di darci testimonianza degli uomini che le hanno elaborate come di coloro per i quali furono elaborate. Allora l'immaginario storiografico diventerà un documento molto più prezioso, che ci rivelerà perché non era stato mai composto.

The history of historiography is coming to be seen as a discipline in its own right and as such is assuming greater and greater importance. Long neglected and often confused with bibliography, it has too often been considered to be the exclusive province of philosophers and "men of letters". Now it is beginning to enjoy a new status. The effect of various and sometimes conflicting methodologies such as those of Marx, Croce, "Nuova storia" and recent scientific thought has been to point up the essential relativity of historical knowledge. This realization then renders possible a new history of historiography: one in which the essential point is not the document in itself but rather its relationship with the culture, society and ideas amongst which it has had its genesis. A consequence of this is that it is no longer the work of the "great" historian which is the most rewarding to study; any work can bear witness (even in its very mediocrity) to the milieu in which it was written. This does not preclude the bibliographic viewpoint, "elitist" approaches or progressionist perspective; it means that these approaches must be supplemented by new ones. The teaching of history, its popularization, the relationship between text and image, the language of history, history and myth, the various ways of representing the past, the historical component of cultural life: all of these and other questions are what direct the historian in his investigation into what we are. We do not ask of these "imperfect" histories that they should reveal to us that past that they purport to portray but rather, (and this is far more interesting), that they throwgh light on the men who wrote them as well as on those for whom they were written. Thus the "historical fiction" becomes a much more valuable document in that its revelations are all the more significant for being unintentional.